



HAL
open science

Une réflexion de Michel Psellos (1018-1078) sur l'alphabet grec

Jean Reynard

► **To cite this version:**

Jean Reynard. Une réflexion de Michel Psellos (1018-1078) sur l'alphabet grec. Mireille Loubet; Didier Pralon. Poikiloï Karpoi. Exégèses païennes juives et chrétiennes, Presses universitaires de Provence, pp.193-203, 2014, 978-2-85399-972-4. hal-04719140

HAL Id: hal-04719140

<https://hal.science/hal-04719140v1>

Submitted on 2 Oct 2024

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Une réflexion de Michel Psellos (1018-1078) sur l'alphabet grec

Jean REYNARD

CNRS-Institut des Sources Chrétiennes, Lyon

Dans le riche dossier des interprétations chrétiennes de l'alphabet, un essai de Michel Psellos occupe une place singulière. Suite à une suggestion du Pr. John M. Duffy (1992), qui a édité le volume I des *Philosophica minora* de Michel Psellos¹, je me suis penché sur l'un de ses nombreux opuscules qui traitent des sujets les plus divers et qui sont qualifiés par Émile Renauld (1926, p. XIX) d' « œuvres curieuses à la fois par les sujets traités et par la manière de les traiter, remplies de cette science raffinée, de cet esprit et de cette préciosité un peu pédantesque qu'affectionnaient les érudits de la Renaissance ». Or, l'opuscule 36 (p. 120-141) rentre bien dans ce cadre, lui qui constitue, dit son titre, « une interprétation des vingt-quatre lettres, rédigée et publiée à l'intention du grand chambellan (vestarque) seigneur Jean, Secrétaire », en réponse à une question de sa part.

Avant de se lancer dans la présentation de sa théorie, dont il va vite souligner le caractère original et inédit, Psellos a pris la peine de faire une enquête et il mentionne deux prédécesseurs, Jules l'Africain et Proclus. Mais la mention de ces auteurs sert surtout de faire-valoir à ses propres découvertes puisqu'il dénonce la vantardise de l'interprétation cosmologique du premier qui « n'est pas allé plus loin que la pompe » et prend ses distances avec les écrits magiques de Proclus et ses options probablement théurgiques, qualifiées de « mythologie fantastique ». Comme prédécesseurs, tout au plus se réclamera-t-il du Socrate du Cratyle et du Pseudo-Denys. Mais l'essentiel lui revient, il est le premier à vraiment déchiffrer ce domaine inexploré, même s'il laisse à d'autres la possibilité de mener à son terme la voie qu'il a ouverte, avoue-t-il avec une feinte modestie.

Son programme, qu'il expose dans le prologue, est le suivant : « J'ai tâché de saisir quelle peut bien être la raison d'être de chacune des lettres et comment elle reçoit sa prononciation, et pas seulement cela, mais pourquoi l'une est placée en premier, une autre en second et ainsi de suite, prenant la nature pour guide et recourant, en outre, aux raisonnements philosophiques pour comprendre ces choses ». Nous verrons les types d'explication qui rendent compte de la raison d'être de ces lettres et de leur vocable, puis l'interprétation philosophique qui justifie l'ordre des lettres et le sens de leur enchaînement.

Les types d'explication

L'explication étymologique

Parmi les divers types d'explication de l'alphabet, le plus fréquent est d'ordre étymologique, explication par des jeux de mots sur les noms des lettres, à la manière revendiquée de Socrate dans le *Cratyle*. Ainsi, l'alpha est rapproché du verbe ἀλείφω, lier, réunir, et de l'idée d'unité, le bêta du verbe βαίνειν, βεβηκέναι, se tenir debout, et de l'idée de stabilité, le gamma de γίγνεσθαι et de l'idée d'engendrement, le delta de διαίρειν et de l'idée de division, le zêta de ζητεῖν et de l'action de chercher, le thêta de θέειν et de l'idée de course et de mouvement, mais aussi de θέσθαι et de l'idée de poser, reconnaître, le iôta du verbe ἵημι et de l'idée d'un jet rectiligne, le kappa de κάμπτειν et de

¹ Je remercie aussi J. Paramelle pour son aide toujours précieuse.

l'idée de courbure et de contorsion, le lambda de λαμβάνειν et de l'idée de recevoir, d'accueillir passivement, le mu de μύειν, fermer les yeux, et le nu de νύσταζειν, s'assoupir, le xi de ξέειν et de la notion de raclure ou de pincée, le phi de φιλοσοφεῖν et surtout de φαίνεσθαι et de la notion de phénomène, manifestation, le chi de χέειν et de l'action de verser, le psi de ψηλάφειν et de l'idée d'effleurer. On voit que ces étymologies fantaisistes consistent à relier une lettre à un verbe simple et court dont elle constitue toujours l'initiale et dont elle est proche phonétiquement et à attribuer à la lettre le sens du verbe. Cette méthode correspond à une tournure d'esprit qui porte la signature de Psellos qui aime s'aider d'étymologies, de leçons de grammaire, de métrique et de rhétorique pour trouver une foule de pensées sublimes, selon l'analyse de Christian Zervos (1919, p. 183).

L'explication oraculaire

Psellos, confronté à un cas moins évident, peut proposer une étymologie plus singulière. Ainsi du tau, « qui semble être une des parties du discours, mais qui est, en quelque sorte, deux ». Il entend par là que cette lettre unique s'articule en deux mots, se coupe en deux, τί et αῦ, et s'entend comme une question ou même comme l'expression d'un désir pressant : « Faire entendre cette lettre est, d'une certaine façon, caractéristique de la faim et de la soif, car tel est le son qu'émettent ceux qui se sont remplis sans en être rassasiés de cette boisson, surtout au comble du plaisir. »

Cette explication se fonde aussi sur une formule oraculaire à laquelle Psellos a eu recours pour dégager le sens des trois lettres précédentes. Cette formule tirée de quelque texte mystérieux est inconnue par ailleurs : le pi, le rhô et le sigma « composent une espèce de voix divine, adressée comme depuis le ciel à l'intellect circulaire : “Bois au ru en silence” ». Dans ces cas, l'oracle vient confirmer une étymologie très peu étayée, fondée seulement sur la lettre initiale des mots πίνω, ῥεῖθρον, σιγή.

L'explication phonétique et graphique

Cependant cette analyse par l'étymologie ne fonctionne pas toujours, comme dans le cas du epsilon : « La cinquième lettre, le é, étant un son [une voyelle] simple et pur, qui fait entendre une sonorité sans consonne ni composition, ne nous suggère aucune idée d'étymologie. Quelle synalèphe ou division pourrions-nous y mettre, comme le fait Socrate dans le Cratyle, pour qu'à partir de là nous découvriions la vertu qu'elle recèle ? » Ici l'analyse phonétique remplace avantageusement l'étymologie :

Cette lettre, exhalée avec un simple souffle et produite avec le bout de la langue et non du fond de la poitrine, est visiblement un symbole d'émerveillement et d'étonnement, car, si dans les diphtongues ce qui est prononcé étire longuement le son à partir du souffle et si, pour cette raison, ces sonorités conviennent aux thrones, les sons simples, énoncés aussi avec un simple souffle, montrent quelqu'un qui s'étonne devant n'importe quel événement. C'est de ceux-ci qu'use l'Antigone d'Euripide, mise en scène dans le drame les *Phéniciennes* (v. 127) : “Eh, Eh, dit-elle, comme il est grand, comme il est redoutable !”

Le epsilon devient un symbole d'étonnement par la valeur qu'il prend dans les exclamations.

Mais à ces explications phonétiques, Psellos joint celles par le tracé des lettres. Ce n'est pas en effet seulement le son du epsilon qui importe, mais encore sa graphie : « La forme de la lettre a imité la nature qui s'émerveille : comme un visage elle se meut à la fois vers le haut et vers le bas et, en s'entrouvrant légèrement sous l'effet de l'étonnement, elle fait voir par sa forme le trait comme une

langue. » Le kappa est également une des lettres « que l'oeil non philosophe prend pour un simple dessin de la main », alors qu'en fait, pour « celui dont la vue s'accompagne d'une disposition intellectuelle, les réalités invisibles, à partir des grandeurs et des formes visibles, deviennent apparentes ». Les angles et les traits obliques du kappa figurent, selon Psellos, le désir vagabond qui avance et rebrousse chemin.

De même, le iota ne tire pas seulement son sens du verbe ἴημι, mais de son dessin sans angle, de son trait rectiligne, représentation d'un mouvement sans déviation. Au contraire, le ἦτα est caractérisé par son dessin oblique et est même rattaché selon une étymologie, assez obscure, à ἦνιά, la bride. Par là il devient le symbole du mouvement indirect, retenu et mesuré par l'intervalle des corps et les règles du raisonnement.

Le omicron se signale aussi par sa forme : « Cette lettre présente un tracé et une sonorité simples, elle revient sur elle-même, elle est arrondie, circulaire et forme, pour ainsi dire, un cercle géométrique ». Cette description graphique est confirmée par l'analyse phonétique du mouvement de la bouche qui émet le son de la lettre : « Si on veut la prononcer, la cavité buccale s'arrondit en elle-même, les lèvres se disposent en cercle et l'air expiré résonne contre la partie antérieure de la bouche ». Cette double analyse, graphique et phonétique, montre que cette lettre représente un cercle, c'est-à-dire par sa capacité à revenir sur elle-même, « la nature de l'intellect et la figure de la nature infaillible ».

Remarquable est également le dessin du rho qui évoque « une espèce de petite amphore » et celui du upsilon qui « ressemble à un cratère d'eau ou plutôt à une coupe en or », en tout cas à un réceptacle. Mais c'est surtout sur la forme de la dernière lettre à laquelle sa place finale confère un statut particulier, que Psellos insiste. Elle donne lieu à une interprétation développée. Son dessin en forme d'enveloppe en fait le réceptacle de tous les êtres, aussi bien sensibles qu'intellectifs. Terme fixe de tous les corps, il est arrondi deux fois en ce qu'il enveloppe sphère des planètes et sphère des fixes. D'autre part, sa forme est double, selon qu'il est tracé par une main ancienne ou récente : « Les enveloppes, selon la main la plus ancienne, la plus simple et sans apprêts, sont extraposées en forme d'ouverture comme deux signes de syllabe brève, mais, selon la nouvelle main, elles sont complètement arrondies. » L'écriture la plus ancienne, une onciale, forme deux courbes concaves, ouvertes par le haut, tandis que dans une forme de minuscule, un peu évoluée, récemment introduite, les deux enveloppes sont refermées et forment deux cercles tangents, un huit couché. Le premier tracé signifie que le créateur, Bien au sens premier, a voulu rendre l'homme conforme au Bien lui-même : « Cette lettre a été, pour ainsi dire, faite ouverte pour appeler à elle l'être modelé afin qu'il participe à la perfection totale. » Le second tracé suggère que la tromperie du péché a refermé le cratère de la connaissance qui est devenue limitée et partielle : « La totalité a été cachée dans le grand o. » Étymologie, phonétique et graphie sont ainsi convoquées et réunies au service de l'élucidation d'une signification supérieure. Cette analyse de l'alphabet fournit, en effet, matière à une interprétation philosophique des lettres.

Analyse de l'alphabet et interprétation philosophique

Les lettres conservent, dissimulé en elles « de façon symbolique et indicible », un sens, une vérité philosophique. S'y révèlent :

la cause de tout et la procession à partir de là des choses particulières et le retour de celles-ci vers ce qui les a engendrées, la variété de ce retour qui tantôt achève le cercle de la conversion et avance de façon unie, tantôt s'arrête ou s'écarte et à nouveau revient à lui-même et ensuite avance de l'un vers l'autre, la conjonction avec la cause à travers une infinie variété de retours, en un mot toute la procession et l'ordre des êtres dans des mesures définies et convenables, la nature qui surpasse tout, qui conserve dans les participants son caractère imparticipable.

On reconnaît ici, dans ses grandes lignes, l'enseignement néoplatonicien avec le thème de la procession et du retour ou des divers retours vers le principe ou la nature insurpassable. Psellos s'emploie à montrer que les lettres décrivent, chacune à sa manière, cette procession et ces retours et sont, à ce titre, une représentation de la Trinité et du mystère chrétien.

En suivant l'exposé de Psellos, on constate que l'alphabet peut se répartir en trois ensembles : les trois premières lettres forment le premier, au caractère trinitaire et indivisible, puis vient l'ensemble des quatorze lettres qui vont du delta au sigma et qui sont également caractérisées par une unité de sens, enfin les six dernières lettres délivrent un enseignement ultime.

Les trois premières lettres

L'alpha, premier et unique élément, réunit toutes choses et les ramène à lui-même, car « tout est engendré d'un seul principe, comme disent les saints oracles, et non l'un par l'autre, comme radotent les traités de Porphyre et Jamblique au sujet des processions » : Psellos dénonce ici un néoplatonisme tirant vers l'eunomisme en reconnaissant une multitude de principes en cascade. Le bêta se tient devant l'alpha et le gamma est générateur, représentation symbolique de la génération divine, d'autant que le double mu de la lettre symbolise « la fécondité de l'engendrant et son caractère suprêmement générateur ». À ce titre, les trois premières lettres forment une triade inséparable :

Il faut donc, selon notre théologie trinitaire, ne pas mêler ni compter avec les autres les trois premières lettres qui se suivent, parce que telle est la cause première, partagée de façon triadique, mais incommunicable avec ce qui suit à cause de la supériorité exceptionnelle et incomparable de sa nature : voilà ce qui est commun aux trois.

La supériorité de l'alpha tient à ce qu'il unifie, non au sens de comprimer ou de supprimer quoi que ce soit dans la réunion, mais en ce qu'il accorde à chacun, par la participation à lui-même, quelque chose de l'Un. Pour le prouver, Psellos souligne le caractère composite du mot alpha lui-même, puisqu'il se caractérise par le même élément alpha à ses deux extrémités, ce qui montre que « la première cause ne transgresse en aucun point sa propre nature », que l'alpha réalise sa nature en tout point, d'autant qu'une distance de onze intervalles sépare l'alpha du lambda comme le lambda du phi, ce double intervalle étant interprété comme « une hénade parfaite et un réceptacle de tous les êtres ». Comme la composition du bêta et du gamma est similaire, du fait qu'elle présente « deux lettres intermédiaires entre les extrêmes », ces trois premières lettres sont bien inséparables et, prises à la fois séparément et ensemble, se rapportent « au Principe triadique dont elles sont les manifestations et dont elles montrent en elles-mêmes à titre second les propriétés qu'il possède à titre premier ».

Les quatorze lettres du delta au sigma

Le delta inaugure une nouvelle série de lettres :

Les lettres suivantes, qu'on les fasse partir comme d'un autre commencement, du caractère delta que l'on doit dire à la fois quatrième et premier, d'un côté en comptant à partir de l'alpha, d'un autre en le comptant en tête du propre principe de la nature des étants engendrés.

Il introduit la division : « Le delta a été, en effet, nommé d'une façon tout à fait expressive d'après le fait que les engendrés sont divisés et que celui qui les considère peut les distinguer. » Après la première cause où tous les sensibles et les intelligibles subsistent de façon indivisible, vient le temps de la division où les propriétés des étants sont unifiées seulement en raison, car « les éléments principaux de l'existence, par le fait même d'être, produisent d'abord les choses qui sont semblablement tout entières unifiées ensemble et en second lieu les choses divisées, multipliées et distantes par rapport à l'Un lui-même ».

Le epsilon se révèle être alors le symbole de l'émerveillement et de l'étonnement devant la division des êtres séparés :

C'est à juste titre qu'après le delta vient le é : en même temps que l'on a connu la division des étants, on s'est émerveillé. Tant que les étants n'existaient que pour le démiurge, muets et non séparés, ils n'avaient personne pour s'étonner. Mais ils ont bénéficié en même temps de la division et de l'émerveillement, afin que les uns enveloppent, les autres soient enveloppés, les uns soient mus, les autres restent absolument immobiles, les uns aient absolument un mouvement circulaire, les autres rectilignes... À quoi bon dire en détail tout ce qui, divisé dans l'univers, est cause d'émerveillement pour les hommes ?

Cet étonnement suscite la recherche figurée par le zêta. Cette recherche suit d'abord un cheminement freiné par la pesanteur des corps, tel qu'il est figuré par le èta, puis une course rectiligne et sans entrave, celle de l'intellect, représentée par le thèta et le iota : « Une fois qu'on s'est mis en marche vers l'un de ces fréquents sujets d'étonnement, qu'on a trouvé la cause pour laquelle il est de cette façon ou d'une autre et qu'on l'a posée par ses démonstrations, on doit se rendre sans dévier vers lui. » La démonstration syllogistique est, en effet, une connaissance immédiate qui élimine les représentations matérielles qui s'interposent entre l'esprit non philosophe et son objet :

L'intellect curieux, stupéfait devant tout ce qui existe après la première essence, comme devant des marques et des indices de celle-ci venant à sa suite, porté ensuite par la raison vers ces dernières et posant qu'il en est ainsi, a, après cela, un mouvement rectiligne vers ces réalités, en se servant de démonstrations comme de guides.

Le thèta figure à la fois l'élan sans entrave de l'intellect et la reconnaissance de phénomènes tels qu'ils ont été démontrés, le iota le mouvement direct qui ne dévie pas de sa route, tel qu'il s'observe dans la symphonie et l'harmonie de l'univers qui évolue selon des rapports musicaux. L'intellect, qui est emporté vers le divin de façon rectiligne, se heurte à des questions aporétiques sur la divinité, de telle sorte qu'il fait l'épreuve de retours sur lui-même et de tournolements, figurés par le kappa : comment la divinité a-t-elle été rangée avec toutes les choses dont elle est le commencement et en même temps a-t-elle reçu la supériorité sur elles ? Comment, si l'univers a commencé avec elle, ne lui est-il pas coéternel ? Voilà autant de « courbures de l'âme qui tantôt procède, tantôt revient et s'enroule sur elle-même, comme font les voyageurs empressés ».

Face à ces courbures de l'âme, à ces inclinations en tous sens qui la jettent dans l'errance, le lambda symbolise l'accueil, la recherche passive du divin, où l'homme se laisse appeler par Dieu qui l'a pris

en pitié : « On s'avance vers la divinité en recevant (λαμβάνων) de là-bas une voix divine et en s'en servant comme d'un guide vers ce qui a appelé. » Une fois cet accueil réalisé, le mu invite à fermer les yeux de l'intellect, c'est-à-dire à laisser tomber les recherches inquiètes et à suivre docilement, sans intermédiaire celui qui a convoqué. Le nu confirme cette fermeture des yeux de l'intellect en symbolisant l'assoupissement à l'égard des démarches logiques et habiles et l'orientation vers la condition intellectuelle pure et la plus parfaite. Devant la perspective de saisir de façon adéquate l'être lui-même, le xi rappelle que ce dernier n'offre que des parcelles, des raclures de sa grandeur infinie, ne serait-ce qu'en faisant saisir qu'il est insaisissable. Ainsi transformé et éclairé, « tu es devenu comme l'omicron, un intellect aiguisé, pur, enroulé et revenant sur lui-même, tu t'es affranchi de la nature du corps et approché des sources divines ». Dès lors, le sens des trois lettres pi, rhô et sigma est résumé dans la mystérieuse formule orphique : « bois au ruisseau de là-bas en silence ». Ces lettres composent une espèce de voix divine, adressée comme depuis le ciel à l'intellect, invité à apaiser sa soif, mais de façon à n'être jamais rassasié, car les sources auxquelles il s'abreuve excitent à une soif toujours plus grande, tandis que son silence témoigne du fait qu'il s'abstient d'examiner les doctrines transmises et de chercher un principe au Principe et fait preuve de passivité devant l'enseignement reçu. Ce silence du sigma semble clore logiquement l'alphabet et conduit Psellos à proposer une synthèse de son interprétation de l'ordre des lettres :

Il faudrait donc, dira-t-on, borner le nombre des lettres au sigma, car la totalité est achevée : la sublimité de la Théologie des trois personnes, la division des oeuvres qui en émanent, la stupeur là-devant de celui qui a compris, la recherche, l'élan retenu, l'élan sans retour vers cela après ces étapes, la montée du sensible au divin, la course qui revient en arrière, la voix qui vient de là-bas, la suspension des organes des sens, pour ainsi dire l'assoupissement et la mort, l'activité mesurée qui s'ensuit de l'intellect à l'égard du Divin, la saisie qui est comme un raclement, puis le perfectionnement de l'intellect et son mouvement aigu, après quoi l'acte de boire, le ruisseau, le silence .

Les six dernières lettres

L'alphabet devrait donc s'achever avec le silence du sigma, mais il est relancé par le questionnement du tau :

Le tau, si on veut réciter jusqu'au bout, est "quoi encore ?" et équivaut à "en quoi, du moins, est-ce le terme de la saisie que de boire en silence au ru intelligible ?" Le tau, en effet, suggère tout de suite que ce qui échappe est plus grand que ce qui est saisi. Personne ne pourrait boire la mer entière au sens matériel, pas plus que l'intellect absorber en lui la source divine entière.

Cet au-delà indiqué par le tau est représenté par le upsilon, forme du cratère-source qu'on ne peut vider, image de la source divine inépuisable. Le phi suggère alors de chercher du divin seulement ce qui se manifeste, par exemple « tous les aspects qui sont mentionnés par les théologiens, particulièrement Denys qui a philosophé avec le plus d'exactitude en ce domaine », et de laisser de côté les aspects non manifestes comme la nature même du divin et le mode des divines économies. Mais le chi « introduit une philosophie encore supérieure » en résolvant les ambiguïtés du phi, car il met en garde contre n'importe quelle manifestation et précise que ce qui se manifeste est ce qui est versé et déborde du cratère divin en flots jaillissants d'une telle force qu'ils menacent celui qui s'y précipite. Le psi corrige à son tour le phi, en suggérant d'effleurer l'eau, de la palper avant de l'absorber goulûment, afin de ne pas confondre salé et sucré, et d'écarter le risque qu'« un venin ne

se glisse dans ta bouche et ne détruit ton âme » : « Le psi fait allusion à ceux qui aspirent en effleurant le flot ou à la distinction entre la boisson troublée et la pure ». Enfin,

pour que personne n'aille s'imaginer que tout ce qui est dans le cratère s'épuise en débordant, si bien qu'aucun résidu ne subsiste au fond du récipient, le langage du grand o crie en silence par sa forme que ce qui a été laissé est un abîme fermé et inaccessible.

L'oméga majuscule est posé sur sa ligne et on ne peut y entrer. C'est le suprême cratère de la sagesse où personne n'a puisé, puisque tout ce à quoi peuvent participer les hommes dignes s'écoule à leur proportion, tandis que ce qui subsiste dans le cratère plein, ni l'âme ne peut le supporter, ni l'intellect le contenir. L'oméga est nommé grand o, non de façon relative et par comparaison avec le petit o, mais parce que, simplement grand, il est situé au-dessus des êtres par sa dignité incomparable : « C'est donc là le terme de toute nature et au-delà il n'y a rien, mais, comme le terme fixe de tous les corps, il est immobile et il est la limite entre les sphères des planètes et celle des fixes. Il est soustrait à toute détermination de lieu puisqu'il n'est enveloppé par rien. » Psellos conclut son développement en reprenant l'image du *Phèdre* (247 b 7-c 1) :

Quelqu'un aura beau franchir l'air et les sphères situées au-delà, il aura beau se dresser sur le dos de la surface externe, progresser au-dessus, se déplacer dans n'importe quel sens, il ne transcendera pas le grand o, cet o qui a dépassé le troisième ciel et le septième, qui est la limite de toutes les limites et le terme de tous les termes, enfermant et enveloppant de langes tout en soi, sans rien avoir de plus vénérable et de plus élevé.

L'alphabet n'est donc pas une suite aléatoire, mais progressive, il n'est pas une simple énumération de lettres dont l'ordre serait dû au hasard ou imputable à l'arbitraire. La série est nécessairement dépositaire d'un sens que le philosophe tente de révéler, l'ordre obéit à une progression, car avant de parler de l'essence d'une lettre, il faut parler de celles qui précèdent « afin que, en partant de là, nous trouvions l'enchaînement des antécédentes avec celle-ci ». Et s'ajoute un principe exégétique ancien selon lequel début et fin sont liés et renvoient l'un à l'autre : si l'oméga représente l'achèvement et le sommet de l'alphabet, l'alpha renferme déjà en lui ce terme ultime auquel conduit la suite des lettres.

À la lecture de ce texte, on est frappé par sa singularité, ce que Psellos reconnaît, lui qui revendique son originalité : « Je réalise pour toi une œuvre sans pareille, que personne d'autre n'a entreprise, car aucun des plus grands philosophes, autant que je sache, ne s'est lancé dans la quête sur la connaissance cachée des mystères relatifs à ces lettres. » Il a bien conscience de rédiger un essai inhabituel dont il prétend avoir accouché en une nuit : « J'ai, pour ma part, engendré souvent bien des discours, mais je n'ai fait aucun rejeton comme celui-ci, pour lequel j'ai été en travail et dont je suis venu à bout en une seule nuit. » Cette confiance renforce le mystère du texte en en faisant une sorte d'œuvre inspirée, mais elle témoigne également de la part de jeu, jeux de mots, jeux d'esprit, qui n'est pas absente de sa démarche. Il prend congé de ses lecteurs/auditeurs par une pirouette où il cherche à les séduire en les faisant sourire : « Et puisque nous sommes arrivés aux bornes des êtres, nous aussi bornons là notre discours et mettons un terme à notre enquête, ajoutant seulement que nous avons mesuré notre discours non à la nature des lettres, mais à la patience du présent auditoire. »

Bibliographie

DUFFY John M. et O'MEARA David J., éd., *Michaelis Pselli Philosophica minora*, vol. I *Opuscula logica, physica, allegorica, alia*, éd. J.M. Duffy, *Bibliotheca Teubneriana*, Stuttgart et Leipzig, 1992.

PSELLOS Michel, *Chronographie I*, Renauld É., introd., Paris, Les Belles Lettres, 1926.

ZERVOS Christian, *Un philosophe néoplatonicien du XI^e siècle, Michel Psellos, sa vie, son œuvre, ses luttes philosophiques, son influence*, Picavet F., introd., Paris, E. Leroux, 1920.